

Jakob Gautel et Jason Karaïndros, un devoir d'imagination accompli

par Guy Tortosa

La première fois que je vis une œuvre de Jakob Gautel, ce fut à Paris sur un quai de métro. J'avais remarqué depuis quelque temps déjà que les bancs traditionnels sur lesquels les « clochards » pouvaient naguère encore s'étendre avaient été remplacés par des sièges au design si bien étudié que nul désormais pouvait plus s'y allonger. Ce jour-là, ces sièges en plastique thermoformé dessinaient toujours une parfaite perspective orangée mais ils étaient vides, aucun voyageur ne songeait à s'y assoir. Au centre de chaque dossier, une étiquette autocollante indiquait : « Réservé aux sans-abris ». Quelques jours plus tard, les employés de la RATP chargés du nettoyage reçurent l'ordre de faire disparaître ces inscriptions si bien imprimées que, dans un premier temps, ils les avaient prises pour un nouveau règlement.

Je connus le travail de Jason Karaïndros un peu plus tard grâce à un film vidéo dans lequel le jeune artiste grec luttait avec une caméra qui tentait de saisir l'image de son visage. Pour se protéger Jason Karaïndros tendait son bras droit en direction de l'objectif et dressait verticalement son index afin de tenter de disparaître derrière cette fragile protection. Il ressortait de cet exercice silencieux, de cette danse infernale entrecoupée de nombreux soubresauts, une impression d'éreintement qui faisait songer au supplice de Sisyphe. Le film semblait dédié à la *star* harcelée par les *paparazzi* aussi bien qu'au téléspectateur pourchassé lui-même par les produits du *marketing* cinématographique ou télévisuel.

J'ai connu plus tard le travail commun de Jakob Gautel et de Jason Karaïndros grâce à la version portative du « Détecteur d'anges ». Il s'agit d'un petit instrument composé d'un socle en bois dissimulant un dispositif électronique sensible aux moindres sons, d'une petite ampoule reliée à ce dispositif et d'une cloche en verre assurant la protection de l'ampoule. Quand le silence s'installe autour du « détecteur » et que celui-ci est branché, le filament de l'ampoule entre en incandescence et demeure ainsi allumé jusqu'à ce qu'un bruit, même ténu, provoque l'extinction du faible souffle lumineux. Cet objet merveilleux, dont l'usage est recommandé en hiver, saison propice aux anges, annonce une version « monumentale » que Jakob Gautel et Jason Karaïndros aimeraient installer un jour dans un square ou sur une place en remplacement d'une fontaine ou d'une statue ...

L'Allemand Jakob Gautel et le Grec Jason Karaïndros, appartiennent à une communauté d'artistes qui, en dépit de la précarité économique ambiante, on devrait plutôt dire « grâce à elle », ont fait le choix de travailler dans l'espace public, dans les courants d'air, à distance respectueuse des lieux préparés pour les recevoir ... Entre leurs doigts, la pauvreté est richesse, elle atteste un choix, elle est l'expression d'une solidarité et d'une interprétation généreuse du monde. Leurs œuvres sont écologiques car elles sont faites de peu de chose et occupent un espace restreint, un espace dont l'esprit et le rêve constituent la véritable étendue. J'apprécie en particulier que leurs œuvres n'attendent pas pour « avoir lieu » les autorisations administratives ou les commandes publiques. On sait qu'à attendre ainsi, Yves Klein et Felix Gonzalez-Torres sont morts sans avoir jamais vu la réalisation de leurs

projets d'illumination de l'Obélisque de la place de la Concorde pour l'un et du boulevard Raspail pour l'autre. J'apprécie cependant que les œuvres de Jakob Gautel et de Jason Karaïndros existent fortement tout en apparaissant que faiblement. De cette façon et sans cet esprit de conquête caractéristique de la publicité, elles participent pleinement de l'espace public démocratique. Du reste, les gestes, les inventions, les petits papiers ou les lumières de Jakob Gautel et de Jason Karaïndros ne sont que sur-ajoutés à l'espace public, ils font partie intégrante de cet espace, à tout le moins ils font figure d'éléments détournés de celui-ci. Je me souviens de l'une de leurs dernières œuvres, réalisée en Irlande en 1996 dans le cadre d'une exposition d'art public dans laquelle je leur avais demandé d'intervenir. Jakob Gautel et Jason Karaïndros avaient remarqué les inscriptions en grosses lettres blanches sur le bord des rues, inscriptions destinées à alerter les passants distraits du danger lié à l'inversion du sens (pour nous Continentaux) de la circulation automobile. Aussi décidèrent-ils d'ajouter aux traditionnelles formules (« LOOK LEFT » ou « LOOK RIGHT ») quelques interpellations de leur invention. C'est ainsi qu'un beau matin pluvieux de mars fleurirent ça et là de véritables « poèmes en une ligne » avec lesquels la réalité environnante donnait l'impression d'entrer en conversation. A un arrêt d'autobus le piéton pouvait lire « WHAT'S LEFT ? » ou « WHAT'S RIGHT ? ». Au début d'un passage clouté, c'était un « NEVER LOOK BACK » et plus loin un « LOOK UP ». Avec une succession de guirlandes lumineuses installée dans la rue principale par l'artiste américain Felix Gonzalez-Torres, c'était là l'intervention la plus « naturelle » de l'exposition. La confusion était telle entre l'œuvre et la vie, qu'on se prenait à douter de la nécessité de la première. Et pourtant, quelque chose comme l'aile d'un ange humain, bienveillant et facétieux, battait au-dessus de la ville. L'art n'était plus une chose ajoutée à la cité, il en était le prolongement, l'émanation. L'œuvre était comme l'expression d'un devoir d'imagination accompli.

Paris, mardi 11 novembre 1997

Texte écrit dans le cadre de la biennale d'art contemporain *EV+A 1996*, Limerick, Irlande